

par J.R.

JEAN PSICHARI

à N...,

... date lilia...



EXTRAIT D'*ATHENA* (10 avril 1911)

REVUE PUBLIÉE PAR L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES SOCIALES

16, RUE DE LA SORBONNE, 16

PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



150946

à N...,

... dale lilia...

Tu ne vieilliras point, ô mon charme suprême !
Jusques au dernier soir du dernier de tes jours,
La grâce de l'enfant qui s'ignore elle-même
Sur ton front délicat rayonnera toujours.

Un calice de mousse autour d'une corolle
Enveloppe la fleur d'un voile moins léger,
Que cette vaporeuse et mouvante auréole
Dont l'or sur tes cheveux se plaît à voltiger.

Le ciel mystérieux de ta verte patrie,
L'air humide, le flot grondant, le vent berceur,
La brume lumineuse et la roche fleurie
Ont mis chacun en toi sa force ou sa douceur.

Oh ! des mers du couchant l'émeraude enchantée !
Oh ! la bonté du sol breton et sa vertu
Qui tisse du granit la robe veloutée,
Si bien que de printemps il est toujours vêtu !

Ainsi, sous tes gaietés ou tes mélancolies,
Ton vouloir, patient et doux, reste vainqueur,
Toi qui, légèrement, sans un effort, allies
Les vigueurs de l'esprit aux mouillures du cœur.

Pas un regret du culte ancien de notre enfance
Sur la sérénité de ton détachement !
Tu regardes les dieux sans foi, mais sans offense,
Et le ciel vide avec ton sourire charmant.

Une philosophie invisible et discrète
T'allume de ses feux paisiblement ardents ;
On dirait, aux reflets d'une flamme secrète,
Quelque blanche statue éclairée en dedans.

Salut à Toi qui dans le sort triste ou prospère,
Sur la pourpre divine où tu reçus le jour,
Pris le génie et pris la bonté de ton Père,
Pour m'en faire un collier de tendresse et d'amour.

O lumière autour de mon foyer épandue,
Etre chantant, Amie au parler musical,
Créature de choix qui d'une âme assidue
Ne poursuis qu'un seul but pratique : l'idéal.

Tu veilles sur nous tous, indulgente à nos fautes
Dont le cœur se rassure à te porter l'aveu,
Car tu vois, te posant aux cimes les plus hautes,
Au delà de toi-même et de ton propre vœu.

Ainsi dans ta maison, te déroband au monde,
Le chef-d'œuvre secret de tes jours se poursuit,
Et l'on te voit parfois, à l'heure où l'ombre abonde,
Chanter au crépuscule en attendant la nuit.

La terre que ton pied touche tressaille et t'aime
Pour la suavité de chacun de tes pas.
Un être aussi complet, un aussi beau poème
Ne devrait plus mourir. Et tu ne mourras pas.

Non, tu ne mourras pas, du moins tant que la Terre
Gardera dans son sein un reste de chaleur,
Tant que du parler grec l'abeille héréditaire
Composera son miel sur des lèvres en fleur.

Déjà, dans la fraîcheur de mon premier voyage,
J'ai fait vibrer ton nom aux sommets de Pyrgui.
Sur les flots, où je touche à mon dernier sillage,
L'écho lancé jadis ne s'est point alanguï.

Il ne se taira plus sur la mer immortelle,
Puisque par mon effort la langue de Platon
A conquis dans mon œuvre une forme nouvelle,
Du vieil arbre, direct et noble rejeton.

Je suis venu vers toi du sol qui divinise,
Du sol miraculeux où tout est éternel,
Où, dès qu'un nom se mêle aux souffles de la brise,
Ce nom passe aussi peu que la couleur du ciel.

Et pourtant, même aux siècles d'or de la pensée,
Jamais en Grèce aucun poète n'a nommé
La femme qui, maîtresse, épouse ou fiancée,
Inspira sa chanson et dont il fut aimé.

Mais moi, puisque ton cœur m'a donné sa caresse,
Je t'ai voulu donner quelque chose en retour :
Voici que, le premier depuis l'antique Grèce,
Je cherche à couronner la gloire par l'amour.

Je suis sorti pour toi de la route vulgaire.
Dans l'espoir enivrant d'un Parthénon futur,
J'ai fait aux préjugés classiques rude guerre,
Sans peur dans la mêlée où j'apporte un cœur pur.

Haines, insultes, cris, fureur, foule en délire,
Ministres insoumis, sombres gouvernements,
Rien n'a troublé la paix du penseur dans l'empire
Que son esprit lui fait sur les événements.

Pour toi, j'eusse aimé plus d'éclat à ma parole.
Si, souvent dans mon cercle aride confiné,
Hélas! je n'ai pas su prier sur l'Acropole,
Je t'y fis une place au moins, car j'y suis né.

Laissons venir le temps qui compare et qui pèse.
Nous, unissons, d'un cœur qui ne faiblira pas,
L'immarcescible amour de la terre française
Au culte de l'ancienne et de la jeune Hellas.

JEAN PSICHARI.

(22 décembre 1910.)
